

Page 1:



ILLETTRISME Un sujet tabou et une réalité

15% de la population valaisanne souffre d'illettrisme. Un handicap que l'association Lire et Ecrire essaie de pallier en donnant des cours depuis vingt-cinq ans. Patricia Casays, formatrice depuis des années, et des personnes illettrées témoignent.

PAGES 2 et 4-5

Page 2:



Cachez cet illettrisme que personne ne veut voir

Normalement, chaque élève sort de sa scolarité obligatoire en sachant lire et écrire. Normalement, il devrait être armé pour intégrer la société sans souci. Normalement, il devrait avoir acquis tous les outils nécessaires pour mener sa vie.

Impossible pour certains – dont le chef du Département de la formation – d'imaginer qu'un caillou ait enrayé la machine parfaitement huilée du système scolaire du canton et que des jeunes sortent de l'école en étant illettrés.

Seulement, tout ne se déroule pas toujours de façon normale. Quelques adolescents échappent bel et bien aux mailles du filet et ressortent des bancs d'école en peinant à lire et à écrire. Des études de l'Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE) le montrent depuis 1995: entre 13 et 19% des adultes souffrent d'illettrisme en Suisse. Le Valais n'échappe pas à la règle, malgré les bons résultats de ses élèves relevés lors des études PISA qui classent régulièrement les Valaisans dans les premiers rangs pour la lecture et les mathématiques.

Trente mille personnes sont aujourd'hui illettrées en Valais. Les chiffres peuvent paraître étonnants, car la force (ou la faiblesse?) des personnes touchées est de maintenir leur handicap caché sous des tonnes d'artifices. De terroriser leurs incompétences dans un puits bien profond, comme en témoignent les personnes concernées. Leur

**Ces personnes
veulent s'en sortir
seules. Juste avec
une fierté qu'elles
croient invincible.**

but: s'en sortir quand même. Toutes seules. Sans voyelles, ni consonnes. Juste avec une fierté qu'elles croient invincible. Jusqu'au jour où la fierté craquelle.

Derrière les statistiques se cachent des êtres humains aux trajectoires de vie souvent compliquées ou qui sont plus lents dans l'apprentissage que les autres qui sont «dans la norme». En prenant des cours de lecture et d'écriture, les personnes illettrées deviennent indépendantes. Peuvent enfin trouver un travail qui leur plaira. Par conséquent, elles coûteront moins cher à la société sur le long terme. Tout le monde a à gagner.

Lire et Ecrire Valais a déjà suivi 2550 personnes en vingt-cinq ans d'existence. Ce n'est certes que la pointe de l'iceberg, mais ce sont des milliers de personnes qui sont sorties de l'exclusion économique, sociale et culturelle. Il faut donc lui donner les moyens de continuer.

C'est juste normal. ●

VOIR NOTRE SUJET EN PAGES 4-5

LES PHRASES DU JOUR...

**PAGE
5** | «Je n'ai plus peur ni honte
d'utiliser le mot illettré.
Vous pouvez l'écrire.»

PASCAL DUPRAZ À 55 ANS, IL A PARTICIPÉ AUX COURS
LIRE ET ÉCRIRE POUR METTRE FIN À SON ILLETTRISME

GRAND ANGLE

En vingt-cinq ans,
2550 personnes
ont suivi les cours

Le nombre d'illettrés en

LANGUE

Près de 30 000 Valaisans souffrent d'illettrisme, soit 15% de la population. Le même taux depuis la création de Lire et Ecrire en 1991.

COMBLER LES LACUNES Trente mille personnes sont illettrées en Valais aujourd'hui, «ce qui représente l'équivalent de la commune de Sion», image d'emblée Rosemarie Fournier, coordinatrice de Lire et Ecrire Valais, association qui fête ses 25 ans en 2016. La population concernée touche certes les personnes d'origine étrangère mais aussi des Valaisans pure souche qui sortent illettrés de leur scolarité obligatoire.

Un écolier sur cinq concerné

Des études suisses ont déterminé qu'un jeune sur cinq quitte aujourd'hui l'école avec des connaissances insuffisantes en lecture et écriture. Un illettrisme qui peut conduire à l'exclusion économique, sociale et culturelle. «Ne pas maîtriser la lecture est, par exemple, handicapant pour déchiffrer un horaire de bus ou de train, pour aider ses enfants pour ses devoirs, pour lire des panneaux et se repérer dans une ville», remarque Rosemarie Fournier. Un handicap d'autant plus difficile à annihiler que les personnes illettrées gardent leurs lacunes secrètes. «Les trois mots que j'entends le plus souvent de la part des personnes venant à nos cours sont honte, souffrance et handicap. Le

tabou est encore très présent», ajoute Rosemarie Fournier.

Des dé clics d'origines diverses

Certaines personnes peuvent ainsi attendre des dizaines d'années avant d'entamer des cours de Lire et Ecrire. «Il suffit d'un déclencheur pour qu'elles bougent», précise encore Rosemarie Fournier. Le dé clic peut avoir moult origines. «Cela peut par exemple être une vendeuse à qui l'on propose un poste de cheffe de rayon et qui refuse à cause de son illettrisme», cite en exemple Rosemarie Fournier. Les personnes d'origine étrangère décident aussi de prendre des cours lorsqu'elles effectuent leur demande de naturalisation; d'autres personnes sont motivées à améliorer leurs faibles connaissances en français pour aider leurs enfants dans leurs devoirs scolaires, ou encore pour passer le permis de conduire ou de grutier.

Un deuil force à bouger

Sans oublier les personnes qui perdent soudain leurs repères en raison de la disparition d'un proche. «Jusqu'alors, cela pouvait être le mari qui gérait l'administratif à la maison, puis le jour où le couple se sépare, l'ex-épouse se retrouve face à ses manquements», explique Rosemarie Fournier.



Actuellement, Lire et Ecrire Valais compte 18 cours donnés dans tout le canton, comme ici à Sion.
SABINE PAPILOUD



«C'est souvent lors d'un divorce ou d'un deuil que la personne illettrée décide de réagir.»

ROSEMARIE FOURNIER COORDINATRICE DE LIRE ET ÉCRIRE VALAIS

L'aspect social est essentiel dans la prise de conscience. «Tant que la personne illettrée est aidée par un proche, elle peinera à bouger.»

Femmes en majorité

Parmi les apprenants au sein des cours valaisans figurent une majorité de personnes d'origine

étrangère. «Mais nous ne faisons pas de concurrence aux cours de français pour les personnes migrantes. Notre public cible, ce sont les personnes qui maîtrisent le français oralement», explique Rosemarie Fournier. Les personnes ne maîtrisant pas les bases de la langue sont ainsi dirigées vers les cours

instaurés exprès pour les migrants. «Souvent, nous avons des mères de famille d'origine étrangère qui sont en Valais depuis des dizaines d'années mais ont attendu que leurs enfants soient grands pour sortir de l'illettrisme», explique Rosemarie Fournier.

Si les hommes sont touchés par l'illettrisme autant que les femmes, ils sont peu nombreux à s'inscrire aux cours de Lire et Ecrire. En Valais, les femmes constituent ainsi 70% des apprenants âgés de 30 à 50 ans en moyenne. «Depuis quelques années, la part des hommes a un peu augmenté, mais cela reste faible. Chez eux, le tabou est encore plus fort. Ils n'acceptent pas de reconnaître leur handicap», explique Rosemarie Fournier. Or, selon la

coordinatrice valaisanne, l'écriture prend et prendra de plus en plus de place dans la société. «L'informatisation de tout oblige les personnes à maîtriser la lecture et l'écriture. Même dans des domaines comme l'agriculture où auparavant il était possible de s'en sortir avec de fortes lacunes», ajoute Rosemarie Fournier.

D'où une sensibilisation nécessaire au sein de la population. Lire et Ecrire informe ainsi régulièrement les assistants sociaux et autres conseillers ORP. «Nous existons depuis vingt-cinq ans mais il y a encore des gens qui ignorent l'existence de nos cours», conclut la coordinatrice valaisanne.

● CHRISTINE SAVIOZ

LIRE NOTRE ÉDITO EN PAGE 2

L'ASSOCIATION VALAISANNE CHERCHE 40 000 FRANCS

LISTE D'ATTENTE:

Si le Valais ne comptait que dix apprenants lors de sa création en 1991, il rassemble aujourd'hui près de 200 élèves par année. Une quinzaine de personnes sont déjà sur liste d'attente pour rejoindre l'un des dix-huit cours existant en Valais, soit à Monthey, Martigny, Sion, Sierre et Brigue. «Le problème, c'est qu'il nous faut des moyens supplémentaires, car là, il nous manque déjà 40 000 francs pour boucler notre budget», s'inquiète Rosemarie Fournier.

CHIFFRES:

Le budget annuel de l'association valaisanne – qui emploie dix-sept personnes, dont quatorze formateurs – se monte à 250 000 francs financés à hauteur de 140 000 francs par l'Etat du

Valais (70 000 francs du Service cantonal de la population et des migrations et 70 000 francs du Service de la formation continue) ainsi que par Sion pour 16 000 francs, par d'autres petites communes valaisannes – une quinzaine sur 134 – pour 5000 francs, la Loterie romande (3000 francs), le Pour-cent culturel Migros (3000 francs) et la Fondation Annette et Léonard Gianadda (1000 francs). Les apprenants versent 50 francs par mois.

COURS MENACÉS:

A l'addition finale, il manque cependant 40 000 francs. «Sans cette somme, nous serons obligés de fermer des cours cet automne. C'est un comble alors que nous avons cette liste d'attente», ajoute Rosemarie Fournier. ●

TÉMOIGNAGES ROSEMARIE VARESCO ET MARIA FERREIRA, 48 ANS

«Un moyen de devenir indépendantes»



Rosemarie Varesco.

Toutes deux affirment aujourd'hui se sentir plus libres dans leur vie quotidienne. Rosemarie Varesco (48 ans) de Vernayaz et Maria Ferreira (48 ans) de Saillon sont des apprenantes des cours de Lire et Ecrire. Toutes deux sont mariées et mamans. «C'est un peu pour être à la hauteur de

mon fils (ndlr: il a 15 ans) que j'ai voulu prendre ces cours», confie Rosemarie Varesco, qui suit les cours depuis 2009.

Etre à la hauteur de son fils

D'origine brésilienne, domiciliée en Suisse depuis 1991, elle se rendait compte que son

français n'était pas optimal. «Quand mon fils était petit, je n'avais pas trop le temps de penser à cela, avec la maison et mon travail.» Rosemarie Varesco laissait alors son mari se charger de la partie administrative du ménage. Les années passant, elle a voulu gagner en indépendance en améliorant l'écriture en français notamment. «Aujourd'hui, c'est moi qui gère les paiements par exemple. J'ai davantage confiance en moi.» La quadragénaire essaie aussi de parler le plus possible en français. «J'ai moins peur d'écrire en français.»

Se débrouiller seule

D'origine portugaise, maman de trois enfants de 29, 24 et 16 ans, Maria Ferreira a également pris les cours de Lire et Ecrire pour gagner en indépendance. «Avant, je demandais tout le temps à mes enfants quand je

ne comprenais pas quelque chose ou quand il fallait écrire une lettre officielle, mais ils seront bientôt tous hors de la maison et je dois me débrouiller seule», raconte-t-elle.

Ses trois enfants l'ont d'ailleurs encouragée sur cette voie. «Ils me disent que j'ai progressé, même si mes filles continuent à me corriger. C'était surtout l'écriture qui me posait problème. La lecture, cela allait.» Depuis 2013, Maria Ferreira suit les cours chaque semaine et ne compte pas s'arrêter là. «Dans le groupe, on s'entraide aussi. C'est motivant», conclut-elle.

● CSA



Maria Ferreira.

Evolution du nombre d'apprenants en Valais



LIENS UTILES

www.lire-et-ecrire.ch/valais

Valais ne diminue pas

«Le tabou est encore très fort»

INTERVIEW Depuis la création de Lire et Ecrire Valais en 1991, le canton compte toujours le même pourcentage de personnes ne sachant ni lire ni écrire, soit 15% de la population. Un taux identique à celui de la Suisse. En vingt-cinq ans, l'association valaisanne aura donné des cours à 2550 personnes. Interview de Patricia Casays, formatrice depuis 1996.

Comment expliquer que des jeunes peuvent encore, en 2016, sortir de l'école obligatoire en ne maîtrisant ni la lecture ni l'écriture?

Les raisons sont diverses. Cela peut venir d'un désintérêt pour l'école ou de longues absences pour maladies. Certaines personnes ont ainsi cumulé du retard dans l'apprentissage. Des problèmes familiaux ont également pu stopper la compréhension de l'élève et provoquer un blocage. Par ailleurs, certains enfants sont plus lents pour apprendre et passent entre les gouttes du professeur. Ils auraient besoin de davantage de temps pour être compris et ce n'est pas toujours simple pour l'enseignant qui doit s'occuper de nombreux élèves.

Mais comment est-ce possible que ces jeunes ne soient pas repérés?

Ils trouvent toujours des astuces pour ne pas montrer leurs lacunes. Ces personnes poursuivent leur stratégie tout au long de leur vie. Une fois adultes, elles peuvent par exemple prétendre avoir oublié leurs lunettes pour expliquer leurs difficultés à lire un document. Mais, même si on remarque qu'une personne a des lacunes dans la lecture et l'écriture, elle peine à accepter de l'aide. Le tabou est encore fort. D'où la nécessité d'informer les gens sur l'existence de Lire et Ecrire, de faire de la sensibilisation.

La population suivant les cours de Lire et Ecrire diffère-t-elle d'il y a vingt ans?

C'est assez constant. Les cours sont composés de Suisses et de personnes d'origine étrangère qui connaissent le français mais ont encore des lacunes. Il y a toujours eu ce mélange. Cependant, les



Patricia Casays est formatrice à Lire et Ecrire Valais depuis vingt ans. SABINE PAPILOUD

Suisses pure souche qui ne maîtrisent ni la langue ni l'écriture ont de la peine à venir suivre nos cours. La honte les empêche de faire le pas.

Depuis 1996, qu'est-ce qui a changé au sein de Lire et Ecrire Valais?

La professionnalisation des formateurs. Au début, c'était du bénévolat. Aujourd'hui, les formateurs ont au moins un certificat de formateur d'adultes. Par contre, la présence des qualités humaines chez les formateurs est toujours importante. Il faut prendre en compte la globalité de la personne. L'écoute est indispensable, car souvent, les apprenants viennent aux cours avec un grand manque de confiance en eux – ils répètent d'ailleurs souvent: «Je suis nul» – et n'ont pas été écoutés dans leur vie. Les écouter peut débloquent les choses. A nous de mettre en valeur leurs compétences.

Votre meilleur souvenir?

Un des apprenants m'a particulièrement marquée par sa motivation. Il s'agit de Freddy Rey qui a rejoint les cours à 68 ans. Jusque-là, il s'était toujours débrouillé. Il avait passé un apprentissage de maçon et a effectué ce métier toute sa vie sans jamais pouvoir bénéficier d'une promotion – il avait dû les refuser à deux reprises à cause de ses problèmes d'écriture. C'est seulement huit ans après avoir pris sa retraite qu'il a décidé de prendre des cours. Depuis lors, il a été un ambassadeur incroyable pour l'association, en témoignant dans les classes. Mais ce n'est pas le seul. Je suis aussi toujours heureuse de voir un ancien élève qui, grâce aux cours, a pu entamer des études de haut niveau ou a enfin pu apprendre le métier dont il rêvait.

● PROPOS RECUEILLIS PAS CSA

DU CÔTÉ DU CANTON

LES ENSEIGNANTS CONSCIENTS DU PROBLÈME

«En tant qu'enseignants, on fait tout ce qu'on peut pour repérer les lacunes des élèves, mais certains d'entre eux peuvent passer entre les mailles du filet», reconnaît le conseiller national et enseignant **Mathias Reynard** qui fait partie du comité suisse de Lire et Ecrire. Pour lui, les solutions pour éviter l'illettrisme des jeunes sortant de l'école obligatoire sont notamment d'augmenter les heures d'appui et de diminuer l'effectif des classes. «Or, aujourd'hui, la tendance est plutôt inverse dans les deux cas. Il est aussi nécessaire de redonner le goût de la lecture aux élèves. En cela, je vois positivement les nouveaux moyens d'enseignement.»

Du côté de la Société pédagogique valaisanne, son président **Olivier Solioz** note que les niveaux de langue sont de plus en plus différents lors de l'entrée scolaire des enfants. «Cela influence fortement les compétences. (...) Si le premier wagon de la lecture-écriture est manqué, l'élève sera souvent dans un rythme décalé, soit toujours à la course pour combler le vide, soit en avance puis démotivé et en perte de suivi du groupe.» Il ajoute que la solution passe par le travail en petits groupes afin de dépister plus tôt les élèves en difficulté. «Dès que des soucis avérés se font sentir, les enseignants spécialisés prennent le relais», précise Olivier Solioz.

LE CHEF DU DÉPARTEMENT DE LA FORMATION EST SCEPTIQUE

Oskar Freysinger, chef du Département de la formation, ne peut pas envisager que des Valaisans sortent de la scolarité obligatoire en étant illettrés. «C'est impossible de cacher cela pendant la scolarité. La détection d'un éventuel illettrisme est aisée. J'affirme que tous les élèves sortant de la scolarité valaisanne savent lire et écrire. Peut-être que certains perdent ensuite des compétences en la matière, mais on ne peut pas garantir le service après-vente», souligne-t-il. Devant le chiffre du nombre d'illettrés estimés en Valais par Lire et Ecrire (30 000), Oskar Freysinger se dit étonné par son ampleur, et l'impute aux personnes migrantes. «Mais nous avons des mesures spécifiques pour aider les élèves allophones. Les écoliers étrangers qui arrivent dans des classes de 1 à 4 H ne peuvent pas ressortir illettrés à la fin de leur scolarité.» ● CSA

TÉMOIGNAGE PASCAL DUPRAZ, 56 ANS, DE VOUVRY

«J'ai pris les cours à 55 ans. Il n'est jamais trop tard»

«Je suis enfin en train de réaliser mon rêve professionnel.» Quand Pascal Dupraz, père de deux enfants de 30 et 28 ans, prononce ces mots, il ne peut s'empêcher d'avoir les larmes aux yeux. «C'est tellement fou de me dire que j'ai réussi quelque chose qui me paraissait impossible il y a deux ans encore.»

Ce Valaisan de 56 ans, domicilié à Vouvry, s'est décidé de mettre fin à son illettrisme à 55 ans. «Le déclic m'est venu suite à mon licenciement d'une institution où j'étais employé comme maître socio-professionnel et qui m'a empêché de suivre une formation pour devenir éducateur à cause de mes lacunes en français.» Pascal Dupraz a alors voulu se prouver qu'il pouvait combler son retard et parvenir à entamer la formation d'éducateur. «Je suis à deux doigts d'y arriver.»

Un licenciement et c'est le déclic

A la fin de sa scolarité obligatoire, le Valaisan était illettré. «Personne ne m'avait repéré. Etant nul, j'étais mis de côté et je me suis créé une carapace.» Pascal Dupraz tient à prononcer clairement le mot «illettré». «Je n'ai plus peur de l'utiliser. Ni honte. Vous pouvez l'écrire», souligne-t-il à l'heure des confidences. A 15 ans, Pascal Dupraz entame sa vie professionnelle par un apprentissage de cuisinier. «C'est mon père qui l'avait décidé pour moi.» Malgré son orthographe catastrophique – «J'écrivais en phonétique» –, il parvient à terminer sa formation, puis exerce le métier pendant trente-cinq ans. «Plus les années passaient, plus je devenais honteux de ne pas savoir écrire.» Ainsi trouvait-il des astuces pour cacher son handicap.

«J'écrivais en gribouillis; personne ne voyait rien.» Jusqu'au jour où sa femme découvre une annonce pour un poste de maître socio-professionnel en cuisine dans une institution valaisanne. «J'ai postulé et j'ai été pris. J'avais enfin un pied dans le social.» Après quelques années, Pascal Dupraz demande à son employeur de pouvoir suivre une formation d'éducateur. Une demande refusée. «J'ai pris une sacrée claque.»

Confiance en soi acquise

Le Valaisan postule ensuite dans une institution vaudoise qui lui donne sa chance comme éducateur non formé. «C'est là qu'on m'a parlé de faire valider mes acquis pour pouvoir suivre une formation.» D'où sa motivation pour s'inscrire aux cours de Lire et Ecrire.

A 55 ans, Pascal Dupraz retourne sur les bancs d'école. «Devant la porte, je me sentais comme un garçon timide, pas à l'aise.» Petit à petit, il fait des progrès. «Je ne suis pas encore à 100% en français, mais je me suis bien amélioré. J'en suis fier.» Le quinquagénaire a davantage confiance en lui et se dit motivé à réussir sa formation rêvée. «Si tout va bien, je terminerai à 60 ans. Peu importe. Je veux tout faire pour atteindre cet objectif. Il n'est jamais trop tard.» ● CSA

Pascal Dupraz a pris des cours pour devenir éducateur, le métier de ses rêves d'enfant. LE NOUVELLISTE

